



notes de lecture

Enquête sur le roman policier pour la jeunesse, sous la direction de Françoise Ballanger.

La Joie par les Livres, Paris-Bibliothèques 12 €
Un ouvrage publié à l'occasion de l'exposition « Coup de jeune sur le polar » présentée à la BILIPO, du 4 novembre 2003 au 28 février 2003.

Pourquoi intituler cet ouvrage, qui tient autant du « Mélange » que du manuel de synthèse, « Enquête » ? Pour le jeu de mots, ou parce qu'il y a des évidences qui n'en sont pas, et des définitions sans clarté, des brumes et des mystères à éclaircir ? Ce sera donc le mérite et le principal intérêt de ce petit livre (mais très dense, 160 pages quand même) : essayer de cerner le genre et de le définir, tout en recueillant des témoignages (les interviews) qui questionnent les théories, et des indices par une enquête de voisinage pour tester les frontières, les attitudes des auteurs, des lecteurs comme des médiateurs (enseignants et bibliothécaires essentiellement). Qui a modifié le roman policier pour la jeunesse ces vingt dernières années, et quelle est l'arme du crime ? C'est la question que se posent les détectives responsables de l'ouvrage.

L'inspecteur-lecteur aura bien du mal à avoir un récit uniforme de l'enquête, devant les contradictions des témoins : le roman policier est-il sérieux ou comique ? Dur, violent, au contraire édulcoré, sans substance ? Est-il une démarque des modèles adultes ou des modèles enfantins ? Un pont pédagogique ou un objet en soi ? Existe-t-il vraiment, se demandera même à bon droit le lecteur, devant ce faisceau de preuves formant un puzzle bien difficile à agencer. Heureusement, les petites cellules grises sont là pour démêler le mystère, mais n'anticipons pas.

Le livre accompagne une exposition : il en est cependant indépendant, bien que complémentaire, et se suffit à lui-même. Organisés en trois parties assez claires : le genre, les usages, l'édition, les chapitres sont entrecoupés d'interviews d'auteurs (Yvan Pommaux, Malika

Ferdjoux, Michel Honaker, Jean-Paul Nozière, Béatrice Nicodème) et d'éditeurs (Caroline Westberg, Joseph Périgot), réalisées par Ruth Stégassy¹, procédé habile allégeant le ton et le rythme de lecture, rappelant les auditions de témoins qui rythment l'enquête. Cependant, les interviewés ont parfois tendance à fournir des révélations qui cassent le suspense, ou à se livrer à des digressions qui éclairent leur parcours plus que le polar jeunesse. Signe peut-être que pour eux le genre n'est pas clos.

Mais existe-t-il, ou bien n'est-ce qu'un fantasme ? C'est Claude Hubert-Ganiayre qui pose d'emblée la question, avec énergie. Polar pour enfant, n'est-ce pas contradictoire ? Rappelant l'avis d'Isabelle Jan, qui n'y voyait qu'édulcoration et donc peu d'intérêt, elle souligne la transposition qui s'est opérée des catégories policières classiques en littérature de jeunesse : non plus seulement l'énigme-mystère et l'aventure, qui dominaient les années 50-70, mais également le noir, le suspense, et les variantes historiques, fantastiques... Rassemblant de multiples exemples, elle souligne la fertilité du croisement du genre policier et du genre jeunesse : quête personnelle ou bien aventure collective, étude sociale, secrets dévoilés, aspects initiatiques... Point commun avec l'évolution de la littérature de jeunesse, les thèmes de maltraitance des enfants-victimes² se sont affirmés, les tabous de la drogue, de la violence, du crime ont volé en éclats, y compris pour la mort de personnages enfantins ou adolescents. Cette violence serait cependant adaptée par les auteurs à l'âge des enfants, par des effets atténuants comme le comique, la fantaisie ou la métaphore animalière. De même, les croisements opérés avec les genres du fantastique, de l'épouvante, du roman historique, comme avec le conte, s'ils ne sont pas sans exemple dans le policier « adulte », trouvent leur épanouissement dans le polar jeunesse. D'où vient cette variété, cette richesse des mélanges ? Peut-être, semble nous dire Claude Hubert-Ganiayre, de l'impossibilité d'aller au bout du genre et de sa violence, de forcer totalement les tabous du livre jeunesse, et donc du besoin de compenser par une richesse thématique ou de décor.

Le Grand sommeil,
III. Y. Pommaux, L'École des loisirs



Point sur lequel revient plus loin Jean-Paul Nozière, qui affirme « ne pas croire totalement au genre », et pour qui le premier critère du polar, c'est le sexe (l'argent en 3^{ème} position seulement !). Il nie de même la vraisemblance des personnages actifs adolescents, condamnant implicitement au passage l'essentiel de la production des soixante dernières années...

Cette question des tabous, on la retrouve plus qu'en filigrane dans l'excellente et claire synthèse de Jean-Pierre Mercier³ sur la bande dessinée policière. Reprenant les approches de Claude Hubert-Ganiayre, il pointe le mélange des genres et leur contamination (l'aventure, l'histoire), parlant justement de « tropisme policier », et pointant la permanence et la grande ancienneté du genre en BD : dès les années 20 en fait (Pieds Nickelés en 1908 en France, Dick Tracy en 1931 aux USA). Passant en revue les multiples configurations utilisées depuis, il montre comment par la structure de l'intrigue (chez Charlier), la thématique détournée (dans l'école d'Hergé), la BD interactive puis par le traitement graphique (Tardi, Berthet...) propre au « noir » voire au « hard boiled », les auteurs ont joué des thèmes policiers pour construire leurs histoires et leurs ambiances. Édulcoré pour cause d'âge, l'aventure policière envahit un nombre considérable de séries, tout en s'ouvrant à l'autre grand ressort de la BD, le comique, dans de savoureuses parodies (Jack Palmer).

La synthèse très structurée de ces débats nous est livrée par Franck Evrard, universitaire, qui explore systématiquement la double contrainte de la réception par un public jeune voire très jeune et du genre policier expression fantasmée d'une réalité très adulte. Pour lui, le policier jeunesse n'est plus le « pré-texte » introductif à la lecture des chefs-d'œuvre classiques ou adultes, mais un genre autonome. La clarté du propos et le systématisme de la méthode, topologie des configurations du policier jeunesse, lui permettent d'affirmer la qualité des œuvres, sinon du genre, et de justifier (malgré eux !) la démarche des auteurs, dans une belle construction intellectuelle qui évite de peu le jargon.

Face à cette importante partie théorique, le chapitre sur les usages est naturellement plus ramassé, faute de beaucoup d'études sur la question. Le point de vue des bibliothécaires permet un utile historique de la BILIPO et de son approche de la littérature jeunesse, éclairant bien, avec le témoignage de Viviane Ezratty⁴, l'attitude de la profession : mépris, refus viscéral du roman d'énigme et des séries dans les années 60-70, et basculément avec la collection « Souris noire » de Syros, qui a marqué une génération de professionnels, peut-être de manière excessive ? Les présentations de livres aux enfants, les accueils de classe, les rencontres avec les auteurs actuels, les goûts des enfants pour tel auteur ou tel genre, voilà qui amène sur les pratiques de lecture. Le questionnement « le roman policier a-t-il pour vocation de briser des tabous ? », et la réponse négative suggérée illustre les décalages de préoccupation entre les écrivains, les lecteurs et les soucis des médiateurs de parfois « protéger » les enfants, quand ailleurs on insiste sur les « historiettes moins intéressantes car le genre y apparaît édulcoré ». Contradictions et ambiguïtés qui recoupent les essais de définitions du premier chapitre, comme les attitudes innovantes mais à finalités multiples des professeurs de collège, décrites par Annie Collovald.

En effet, la légitimité intellectuelle de cet objet d'étude qu'est devenu le polar jeunesse reste liée à ce qu'elle appelle sa nature de genre « entre deux », conciliant des attentes différentes : on retrouve le « pré-texte » évoqué, pont parfois encore vers la vraie littérature, mais de plus en plus souvent vers les élèves eux-mêmes. Annie Collovald parle d'un retournement des perspectives : ce n'est plus par les classiques que l'enseignement du français vient à l'actualité, mais par ces textes surchargés en actualité qu'on arrive à l'étude du passé. « Le [polar] permet [...] de remettre en continuité avec leur métier le goût de ces professeurs », « réenchantement de la vocation », « mise à distance involontaire [des parents] »... : le roman policier pour la jeunesse devient un acteur largement détourné de son objet premier. Les choix faits par les pédagogues ne sont



Fantômette contre Fantômette,
ill. J. Hives, Hachette 1974

logo de Lewis Trondheim
pour la Souris noire de Syros



notes de lecture

nouveautés

pas une surprise : comme l'indiquent toutes les enquêtes de lecture, ils privilégient non des auteurs jeunesse mais des auteurs « pour adultes » à fort statut intellectuel (Daeninckx par exemple) jouant consciemment des codes littéraires demandés par l'école, et recréent une paralittérature en négligeant des œuvres plus « commerciales » ou moins aptes à répondre à leurs attentes en terme d'utilité pédagogique. Ce qui nous interroge : étudie-t-on l'œuvre pour elle ou comme simple medium ?

L'ouvrage se conclut par une partie importante et utile, constituée de plusieurs tours d'horizons : l'étude des collections depuis 1986, offre un excellent panorama clair et fouillé, soutenu par une mise en pages intelligente, véritable outil de référence. Il y manque juste la liste des titres parus, mais cela ne rentrait évidemment pas dans le projet d'un tel livre. La présentation chronologique est un parti pris qui n'aide pas à trouver une collection, mais fait particulièrement bien sentir les attitudes successives des éditeurs jeunesse. Les données techniques comme les reproductions des discours éditoriaux sont des apports précieux qui aident à cerner la réalité des phénomènes. L'article sur les repères historiques n'a pas la même portée : comme le dit Éliane Dufour dans son introduction, l'histoire des débuts du roman policier pour la jeunesse reste à écrire et il ne s'agit là que d'en poser quelques jalons.

Il s'ouvre sur une étude ponctuelle sur la « Semaine de Suzette » certes très fouillée mais sans ouverture perspective sur le reste de la production, suivie d'une collection de notices sur des auteurs, séries ou livres de 1930 à 1986. Si l'on se réjouit de l'ouverture de ce choix sur des auteurs importants absents (pour cause de concept chronologique) du reste de l'ouvrage, comme Blyton, « Caroline Quine », Georges Bayard, Paul-Jacques Bonzon, Georges Chaulet ou Paul Berna, on déplore plusieurs erreurs factuelles (Maurice Leblanc était en Bibliothèque Verte dès 1939, comme Conan Doyle en Juventa ; « le Clan des Sept » n'est pas paru en Bibliothèque Verte mais en Bibliothèque

Rose (1956) ; Paul Berna est le pseudonyme de Jean Sabran et non l'inverse...). On est de même surpris de la séparation entre « classiques » (Véry, Boileau-Narcejac), « écrivains » (Kästner, Berna), « séries » (Bonzon, Bayard, Blyton) qui paraît surtout relever des critères critiques successifs en vigueur dans les bibliothèques françaises. Après 1965 environ, cela devient un choix de livres isolés, selon des critères non explicités. On aurait apprécié de voir mentionner des collections comme « Poche Rouge », « Jeunesse Pocket », « Marabout »... bien oubliées mais qui publièrent nombres de récits authentiquement policiers pour les jeunes et adolescents.

Les quatre cartes postales, « aperçus » de l'étranger, pour sélectifs qu'ils soient (il n'y a pas les États-Unis par exemple), apportent un réjouissant vent de découverte et d'exotisme. On est très surpris de découvrir que pour Chris Brown, le corpus policier pour la jeunesse anglais est relativement faible, et que ce genre est inclus dans le « réalisme ». Pour le pays d'Agatha Christie, Conan Doyle, Wilkie Collins... c'est pour le moins étonnant. Les nombreux titres cités incitent à la découverte, et font penser que fort peu d'ouvrages ont en fait été traduits. L'auteur avance l'écrasant succès de Blyton comme explication à cette relative faiblesse de la production. Les Allemands, eux, sont dominés par la figure tutélaire d'*Émile et les détectives*, de 1928. Il apparaît que d'autres ouvrages furent, dès l'époque, écrits pour la jeunesse, et que le genre a toujours été apprécié. Les points mis en avant sont la présence de Berlin, l'absence presque totale de « polars » en RDA (une problématique capitaliste), et le succès des bandes d'enfants. La bibliographie française se révèle encore plus courte, la langue allemande semblant ici une sphère fermée. Deux études sur la Norvège et le Portugal viennent surprendre, et intéresser le curieux. Tout cela semble bien alléchant. L'importance du rôle des filles en Norvège semble typique de la littérature scandinave en général. On relève la présence d'un héros de série qui vieillit (Pelle, d'I. Ambjornsen) et l'intervention d'écrivains « pour adultes » réputés. L'originalité du

ill. Walter Trier in *Erik et les détectives*, « *Maia* »
Stock, 1930



point de vue portugais est d'être écrit par les deux auteurs d'une série qui rencontre un énorme succès, Ana Maria Magalhaes et Isabel Alçada. Une particularité semble être l'introduction d'un ancrage quasi documentaire (« mise en valeur du patrimoine culturel portugais »).

L'ouvrage se clôt sur une très utile et complète bibliographie, bien organisée, qui vient compléter les nombreuses notes et références, bibliographies particulières qui accompagnent chaque article. La liste des illustrations est également utile.

Voilà donc un ouvrage qui, en plus de faire le point sur l'évolution du roman policier pour la jeunesse depuis 1986 et le lancement de la « Souris noire », nous invite en permanence au débat sur le genre, ses limites, ses variantes et interprétations, ses tabous. Qui questionne les usages et les médiateurs, et n'hésite pas à associer des points de vue complémentaires - voire contradictoires, et riches en perspectives, et dont l'appareil critique se révèle précieux. On a parfois l'impression que les intervenants sont à la recherche d'un « polar » idéal, plus proche clairement du « noir » que de l'énigme, mais c'est la tendance générale de l'édition comme des écrivains.

Philippe Rollin

1. Journaliste à France Culture.
2. Loin d'être originaux cependant : sans se replonger dans les romans d'Hector Malot ou de Dickens, on peut citer Paul Berna et *Le Piano à bretelle* de 1956 sur le vol d'enfant.
3. Conseiller scientifique du CNBDI.
4. Directrice de l'Heure Joyeuse de Paris.